

Une semaine, un livre

N°362, 14 Juin 2020

Le Conseil d'Égypte

Leonardo Sciascia

Il Consiglio d'Egitto

Traduit de l'italien par Mario Fusco

1963, Denoël 1965, folio 2003

268 pages

Palerme, fin du XVIII^e siècle, à la cour du Vice-Roi de Sicile, les luttes d'influence, les débats et les complots vont bon train. Un avocat, admiratif de la Révolution française, fomenté un coup d'état ; un abbé, sous l'emprise de ses supérieurs, rédige un texte à partir d'un manuscrit en arabe dans lequel l'histoire de la noblesse locale est complètement transformée.

Dans *Le Conseil d'Égypte*, deux histoires se déroulent et se croisent, deux histoires de l'instabilité de cette période charnière, deux histoires qui illustrent les luttes de pouvoir entre le Vice-Roi – qui était un représentant du Roi, de Sicile en l'occurrence, la Sicile étant à l'époque la région autour de Naples qui s'unifia par la suite au début du XIX^e siècle pour donner le Royaume des Deux-Siciles ! – la noblesse locale, le clergé et les intellectuels républicains. Le récit se déroule donc à un moment où les espoirs suscités par la Révolution française se heurtent à une société immobile, où les privilèges de l'aristocratie se nourrissent de l'ignorance et de la superstition, une période pendant laquelle coexistent l'Inquisition et ses méthodes de tortures moyenâgeuses avec les Lumières des Encyclopédistes ainsi que les écrits de Voltaire et Rousseau (tous les deux morts en 1778).

Leonardo Sciascia écrit en érudit et fin politique, mais c'est un homme de lettres avant tout et il manie très finement toutes les techniques littéraires du théâtre et du roman. Il utilise sa trame pour faire passer des idées ce qui donne lieu à de belles pages sur l'imposture qui est le sujet central, sur le pouvoir, la religion, la torture et la naissance du monde moderne.

Éléments biographiques

Leonardo Sciascia est né en 1921 près d'Agrigente en Sicile et mort en 1989 à Palerme. Fils d'une famille de mineurs, il suit l'École normale primaire et devient instituteur en 1949. En 1956, il publie son premier roman prenant comme sujet son expérience d'instituteur dans son village natal. Il devient ensuite fonctionnaire du ministère de l'Éducation. Il écrit ensuite un roman policier. À partir de 1970, il se consacre à l'écriture, romans et journalisme pour *El Corriere della Sera*, et à la politique, d'abord municipale à Palerme puis nationale comme député de 1979 à 1983. Son œuvre s'inspire de la politique et de l'histoire de la Sicile, souvent en utilisant les modes du roman policier ou de l'enquête. Il a publié 11 romans, 8 recueils de nouvelles et de poésie, et 23 essais.



Une semaine, un livre

Extraits :

« Vous ne croyez pas que c'est le Diable qui les a faites ? demandait le moine.

– Mais non, répondait en souriant don Giuseppe. Elles sont aussi des créatures de Dieu. Sinon quel mérite aurions-nous à nous abstenir ? S'abstenir des œuvres diaboliques est chose facile ; le difficile est de se priver de celles que Dieu lui-même a créées et qu'il nous demande – par amour pour Lui – de ne pas toucher.

– Vous avez peut-être raison, disait le moine. Vous avez sûrement raison et la doctrine y trouve son compte, mais moi, je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de bon sens en tout ceci... C'est comme contester la gloire de Dieu dans une partie de sa création ...

– Nous chantons la gloire de Dieu dans toute sa création, même dans la femme ; nous louons la femme pour sa beauté, pour son harmonie, nous l'exaltons comme mère ... Mais nous en faisons l'objet de notre renoncement, de notre sacrifice ; pour être seulement les prêtres de Dieu, complètement exclusivement ses ministres...

– Et vous y parvenez ?

.....

Alors, longuement, don Giuseppe lui expliquait que le travail de l'historien n'est qu'un imbroglio, une vaste imposture. Et qu'il y avait plus de mérite à l'inventer, l'histoire, qu'à la transcrire fidèlement et simplement à partir de vieux papiers, d'anciennes inscriptions lapidaires, de tombes antiques ; dans tous les cas, l'inventer demande plus de travail et donc, honnêtement, leur tâche méritait une compensation plus considérable que celle d'un véritable historien, d'un historiographe jouissant d'un titre reconnu, d'un traitement, de prébendes... Rien qu'une imposture. L'histoire n'existe pas.

.....

« La comtesse de Regalpetra, dit l'avocat Di Blasi à don Giuseppe Vella, est soucieuse à cause de vous.

– À cause de moi ? Mais je la connais à peine....

– Elle craint que le Conseil d'Égypte ne mette au jour quelque précision qui viendrait déranger ses revenus. Elle m'a prié de vous interroger sur ce point...

– Vous vous intéressez vraiment ?

– À la comtesse, en ce moment, oui ; à la question de ses revenus, un peu moins

– Je regarderai et je vous tiendrai au courant. Mais je crois qu'elle n'a rien à craindre.

.....

En effet, expliquait l'avocat Di Blasi, toute société engendre le type d'imposture qui, pour ainsi dire, lui sied. Et notre société qui est une imposture en soi, imposture juridique, littéraire, humaine... humaine, oui, je dirais même imposture quant à l'existence... Notre société, dis-je, n'a pu, naturellement, nécessairement, que produire l'imposture contraire...

– Vous faites de la philosophie à partir d'un crime des plus vulgaires, dit don Saverio Zarbo.

– Que non ! Ce n'est pas un crime vulgaire. C'est un de ces faits qui servent à définir une société, un moment historique. Si, en Sicile, la culture n'était pas elle-même plus ou moins inconsciemment une imposture, si elle n'était pas un instrument aux mains du pouvoir seigneurial, c'est-à-dire une fiction, une fiction constante et, une falsification du réel, de l'histoire... eh bien, je vous assure que l'aventure de l'abbé Vella aurait été impossible... Je dirais même plus : Vella n'a pas commis un crime, il a seulement construit la parodie d'un crime en en renversant les thèmes... D'un crime qui est perpétré en Sicile depuis des siècles.

– Je ne vous comprends pas.